

MILLE ET UNE PRODUCTIONS
PRÉSENTE

ALBA GAIA
BELLUGI LIO

LA ROBE DU SOIR

Un film de
MYRIAM AZIZA





MILLE ET UNE PRODUCTION présente

LA ROBE DU SOIR

UN FILM DE **Myriam AZIZA**

Avec **Alba Gaia BELLUGI LIO** Sophie Mounicot **Léo Legrand**
avec la participation de **Bernard Blancan**

Sortie nationale le **24 février 2010**

Durée du film : **1h35**

DISTRIBUTION

Zelig Films

33, avenue Philippe Auguste
75011 Paris

Tel : **01 53 20 99 68**

contact@zeligfilms.fr

www.zeligfilms.fr

PRESSE

Zeina Toutounji-Gauvard

36, rue Raymond Fassin
92240 Malakoff

Tel : **06 22 30 12 96**

zeinatg@yahoo.fr

www.larobedusoir-lefilm.com

SYNOPSIS

Juliette, douze ans, timide et mal dans sa peau, voue un véritable culte à son professeur de Français, Madame Solenska. Pédagogue éclairée, pleine d'humour et de fantaisie, elle aime séduire son jeune auditoire : sa classe est son théâtre et ses élèves ses meilleurs spectateurs. Persuadée d'être son élève préférée, Juliette imagine une relation privilégiée avec cette femme. Mais un jour, en se rendant en cachette chez Madame Solenska, elle en voit sortir Antoine, un élève de sa classe particulièrement beau. Chaque geste, chaque regard de Madame Solenska vers l'adolescent, chaque parole échangée vient alimenter ses soupçons. L'imagination torturée de Juliette s'emballé : pour elle, Madame Solenska et Antoine sont liés par une secrète relation amoureuse...



Entretien avec **MYRIAM AZIZA**

Après de brèves études de mathématiques, Myriam Aziza intègre la Fémis en 1991 dans le département réalisation, dont elle suit les cours jusqu'en 1995. Elle y réalise trois courts-métrages, « Sauf le Vendredi », « Méprises » et « Comme on respire », primés dans différents festivals. En sortant de l'école, elle co-réalise très vite, avec Sophie Bredier, deux documentaires autour de questions identitaires, « Nos traces silencieuses » en 1998 et « Séparées » en 2001. Tout en poursuivant différents projets, deux courts-métrages, « Le Pourboire » tourné en 2000, « L'âge de raison » en 2004, et le tournage en 2007 d'un troisième documentaire, « L'an prochain à Jérusalem », Myriam se consacre, toujours avec sa complice Sophie Bredier, à l'écriture de son premier long-métrage, « La robe du soir ». Après quelques rebondissements qui lui ont permis de laisser murir cette histoire aussi tranchante que touchante, elle peut enfin s'exprimer pleinement et nous livrer ses émotions de cinéaste.

Quelle est l'origine du film, qu'elle en est l'inspiration première ?

Je suis partie de ma propre adolescence, notamment d'un professeur de français que j'ai eu à l'âge de 12 ans et que j'aimais beaucoup. Je l'admirais et elle me renvoyait une image positive qui m'a permis d'avancer. Cette femme était pour moi à la fois un modèle et une référence. Je voulais être sa préférée. Je pense que nous avons tous eu au cours de notre scolarité un professeur qui nous a marqué et j'espère qu'en voyant le film chacun retrouvera une part de son

adolescence. Il s'agissait aussi à travers cette histoire, d'aborder la question de la construction de la féminité à cet âge très particulier, entre l'enfance et l'âge adulte peu montré au cinéma, qui affectionne davantage les histoires d'adolescents de quinze, seize ans. Madame Solenska représente l'image de la femme adulte inaccessible, une image projetée de la femme idéalisée et parfaite, donc erronée, qui contraste avec l'image beaucoup plus banale et austère de la mère. Sophie Bredier, la co-auteur du scénario a de son côté introduit le personnage d'Antoine et à travers lui la question de la triangulation dans le désir. Cela nous a permis de dramatiser le récit autour de ces trois personnages et des sentiments qui circulent entre eux. Comme dans toute passion, il y a de la jalousie et de la haine, de la beauté et de la disgrâce. Avec Sophie nous nous sommes également inspirées, pour certaines répliques, d'anecdotes réelles. Face à certains propos provocateurs ou violents d'élèves, les professeurs peuvent choisir de réagir par la sanction ou, s'ils ont le sens de la répartie, de répondre sur le même ton, avec humour et provocation. Ils se montrent alors plus forts que les élèves dont ils brisent les remarques. C'est souvent ces professeurs qui emportent l'adhésion des jeunes.

Qu'est-ce qui vous intéressait dans ce rapport, dans ce face à face entre cette adolescente et ce professeur qu'elle admire passionnément ?

J'avais envie d'exprimer quelque chose autour du pouvoir que peut avoir un professeur sur ses élèves lorsque la frontière

entre éducation et séduction devient floue. Certains professeurs en jouent plus ou moins consciemment, souvent pour combler une blessure narcissique. Leur classe est leur théâtre et les élèves leurs meilleurs spectateurs. Mais ils ne se rendent pas toujours compte de l'impact que cela peut avoir sur eux, surtout sur un adolescent solitaire en demande d'amour et de reconnaissance comme Juliette. A travers cette histoire, il s'agit de faire le portrait de deux solitudes, celle d'une enfant qui comble la sienne par son imagination, et celle d'une adulte qui elle, se réfugie dans le miroir positif que lui renvoient ses élèves.

La solitude, c'est une réalité qui vous touche ?

Je pense que la solitude que traverse Juliette est universelle et peut être ressentie par tous, à tout âge, homme ou femme. Sophie et moi avons pioché dans nos propres vies, dans nos blessures d'enfant mais aussi dans nos souffrances d'adulte. Ce qui m'intéressait c'était vraiment d'être dans le point de vue de Juliette, dans sa tête. On doit deviner, partager ses émotions en restant constamment dans son regard et ressentir de l'empathie pour elle, même lorsqu'elle dérape, trahit ou dénonce. En accompagnant son ébranlement intérieur, on doit percevoir combien ses sentiments la débordent et la poussent parfois à des extrémités insoupçonnables. Lorsque nous avons commencé à raconter cette histoire, le personnage de Madame Solenska ainsi que celui de la mère étaient plus développés, les relations de Juliette avec sa famille aussi, mais j'ai trouvé que ces orientations nous faisaient perdre Juliette, qu'il fallait se resserrer sur elle, capter au plus près son regard et ses blessures. Peu à peu, le récit s'est élargué.

Pourquoi avoir ancré ce face à face dans une démarche beaucoup plus sensorielle que cérébrale ?

Je pense que le fantasme se nourrit de l'imaginaire et de ce que l'imaginaire prend dans la réalité pour se construire : une robe, une couleur, une odeur... Juliette est une adolescente introvertie, qui parle peu, il fallait donc que ses émotions se ressentent physiquement, s'éprouvent émotionnellement. Je souhaitais transmettre ce qui la traverse grâce aux images, par un travail sur les sensations. Juliette est en manque de beauté, de couleurs, en manque d'amour et ce manque s'exprime davantage par le corps, les sens que par une approche intellectuelle. Dans les premières versions du scénario, Juliette dévorait chaque film ou chaque livre que Madame Solenska évoquait durant ses cours, mais cette forme d'admiration me semblait moins cinématographique. Le paramètre sensoriel me semble plus fort.

Vous avez beaucoup joué en ce sens sur le rapport aux couleurs, en créant notamment une différence sensorielle entre la mère et le professeur...

Je voulais, en effet, exploiter les couleurs sur plusieurs niveaux. Si Juliette avait eu une mère plus lumineuse, plus tendre en apparence, ayant peut-être plus de temps pour s'occuper d'elle, elle n'aurait pas ressenti cette attirance pour Madame Solenska. Pour moi Juliette n'est pas amoureuse de Madame Solenska, c'est un sentiment plus global, plus confus. Elle est en demande d'amour et de reconnaissance, elle recherche un contact affectif, un contact qui peut aussi passer par une attirance sexuelle, mais qui reste vague. Dans l'approche des tonalités visuelles, au-delà de la recherche sur les costumes, j'ai également beaucoup travaillé avec Benoît Chamaillard, le chef opérateur, sur l'univers visuel du film. Je voulais de la lumière, du

soleil, des couleurs vives, de la chaleur, qui par contraste, viennent accentuer la solitude de Juliette, sa souffrance.

Pour poursuivre sur la forme du film, vous avez tourné en cinémascope, un choix qui peut paraître étonnant pour un film plutôt intimiste ?

C'est un format que j'aime particulièrement parce qu'il ancre d'emblée le film dans la fiction. Il permet de dépasser le côté réaliste du film. Et puis, il permet aussi paradoxalement, de matérialiser dans l'image le vide qui entoure Juliette, et donc de faire ressortir son sentiment de solitude. J'ai souhaité pour ce film, que la mise en scène soit au service du récit et de l'émotion. La sobriété permet ici de faire ressortir la force émotionnelle. Et puis un plan fixe, un champ contre-champ peut être infiniment plus puissant qu'un mouvement de caméra très élaboré. De même que dans l'écriture où nous avons élagué de plus en plus au fil des versions, j'ai essayé par ma mise en scène de trouver le plan juste, d'être dans une économie filmique qui permette d'atteindre une rigueur et une nécessité visuelle. J'ai beaucoup d'admiration pour des cinéastes comme Bresson ou Haneke qui sont toujours dans une efficacité et une économie narrative maximale. Il n'y a jamais un plan de trop et la force vient de cette forme très épurée. Derrière ce classicisme apparent, il y a en fait une grande modernité.

Qu'est-ce qu'Alba Gaia Bellugi a apporté à cette adolescente blessée ?

C'est l'une des premières jeunes filles que j'ai rencontrée lors du casting. J'ai été séduite immédiatement, mais en même temps, saisie par une étrange angoisse face à elle ; elle dégageait une forme de mélancolie qui m'inquiétait.



Elle collait presque trop au personnage. Et puis j'ai rêvé d'elle ; et me suis dit que si je rêvais d'elle, c'est qu'il devait se passer quelque chose ! Je l'ai revue et j'ai su qu'elle serait Juliette. Ce qui me plaît chez elle, c'est qu'elle fait physiquement plus jeune que son âge, qu'elle paraît très fragile alors qu'il se dégage d'elle en même temps une incroyable intensité, une réelle maturité. J'aimais beaucoup ce contraste. Elle a apporté cette profondeur, cette force à Juliette. Alba Gaia a saisi son personnage très rapidement ; c'était facile, évident de la diriger, de la guider. Et puis elle est courageuse et volontaire, elle se lance avec énergie dans le jeu, même quand une scène l'effraie. C'était important pour moi de sentir qu'elle avait les épaules assez solides pour porter le film, car elle est de tous les plans.

Comment les autres élèves ont-ils appréhendé l'univers du cinéma ?

J'avais envie de tourner au cœur même d'une classe, j'ai donc très vite recherché un collège qui serait d'accord pour accueillir le tournage d'un film. En échange je proposais d'animer un atelier cinéma avec une classe de cinquième qui serait celle du film, durant toute l'année scolaire, et de préparer ainsi le tournage de « La robe du soir ». Nous avons passé un partenariat avec le collège Albert Camus de Thiais dans le Val de Marne qui correspondait parfaitement à ce que je recherchais. J'aimais l'architecture simple du collège, le fait qu'il ne soit pas trop grand, à échelle d'élèves. Beaucoup d'établissements scolaires ressemblent à des prisons. Celui-ci n'est pas trop austère. Sa cour de récréation n'est pas rectangulaire, entourée de hauts murs. Elle possède une belle pelouse, des arbres... J'aimais aussi sa population, très mélangée, pas trop marquée socialement ou identitairement. Ce collège pourrait se trouver n'importe où en France. D'ailleurs le reste du film a été tourné en Rhône-Alpes. Avec cette classe de cinquième, j'ai organisé des

séances de travail autour du scénario, autour des différentes étapes de la réalisation du film et nous avons tourné certaines séquences afin que les élèves se familiarisent avec la caméra. De mon côté, c'était une très bonne façon d'apprendre à les connaître, de m'imprégner de leur univers. Alba Gaia et Léo Legrand qui interprète Antoine, nous ont rejoints ensuite lors des répétitions, deux mois avant le début du tournage, et Lio est venue plusieurs fois pour les rencontrer.

Qu'est-ce qui vous a touché dans la personnalité de Lio ?

D'abord, je la trouve très belle. Je trouve qu'elle dégage une sensualité évidente, une manière d'assumer son corps, sa sexualité qui correspond parfaitement à ce que j'imaginai du personnage de Madame Solenska. C'est une actrice très physique qui joue d'abord avec son corps. Sa diction également, sa voix très particulière reconnaissable entre toutes, apporte une singularité au personnage. Même si elle compose un personnage, je lui trouve certaines ressemblances avec Madame Solenska. Chaque comédien apporte ce qu'il est, son histoire, sa carrière. Il est porteur de lui-même et de ce que l'on projette sur lui. Lio avait totalement conscience de ça. Et le regard qu'elle a posé sur son personnage m'a permis de le faire évoluer. Nous l'avions imaginée avec Sophie plus excentrique qu'elle ne l'est aujourd'hui. Lio a senti que ça ne passerait pas. Elle porte déjà en elle cette excentricité, il ne fallait pas en rajouter, cela aurait dénaturé le récit. Elle m'a poussée à rendre le personnage plus sobre, plus simple dans ses tenues. Elle avait raison et nous avons construit Madame Solenska autour de ce qu'elle est, de ce qu'elle dégage naturellement.

Que représente pour vous le roman de Pascal Lainé « La dentellière » ?

C'est Sophie Bredier qui a pensé à ce livre qu'un de ses professeurs de français lui avait fait lire adolescente. C'est l'histoire d'un personnage qui, comme Juliette, bouillonne intérieurement, mais qui exprime très peu de choses et formule ses sentiments autrement qu'avec des mots. Je n'avais jamais lu ce roman, mais l'édition de poche avec ce tableau de Magritte « La robe du soir » en couverture m'a tout de suite marqué. Ce qui m'intéressait c'était de montrer ce rapport fétichiste qu'entretient Juliette avec l'objet livre qui porte en lui des signes pouvant révéler quelque chose de l'intimité de Madame Solenska.

Pourquoi avoir justement choisi ce même titre pour votre film ?

Je trouve qu'il porte justement en lui cette question de la féminité, de l'élégance et du fantasme. Le tableau de Magritte représente une femme nue face à la mer, la féminité dans son plus simple appareil, pure et sublimée par l'art. Et puis, par rapport au milieu plus prosaïque de l'école, cela déplaçait le propos, illustrait les rêveries de Juliette. C'est d'ailleurs par la scène où Juliette se « déguise » en Madame Solenska, lorsqu'elle se maquille et s'affuble d'une robe de sa mère, que le spectateur prend conscience de ce qui se passe vraiment en elle ; c'est une scène clé du film. Le moment où Juliette mange le cheveu de Madame Solenska est également une séquence importante. Elle cherche à intégrer l'autre, à la posséder. Elle veut s'approprier l'image de cette femme à laquelle elle n'a pas accès. C'est un peu vampirique...



Entretien avec **LIO**

*Après l'immense succès de *Banana Split*, Lio embrase en 1983 le film de Chantal Akerman, *Les années 80*. Elle sera dès lors sollicitée régulièrement par de nombreux cinéastes, Claude Lelouch, Catherine Breillat, Valérie Guignabodet, Nadine Trintignant, qui lui donnent l'occasion d'exploiter différentes facettes de sa personnalité impulsive, notamment l'émouvante gravité qu'elle retient derrière une explosive sensualité. Des qualités caractérisant ce nouveau personnage, Madame Solenska, qu'elle habite avec une vibrante spontanéité.*

Qu'est-ce qui vous a donné envie de vous lancer dans cette nouvelle aventure ?

J'avais beaucoup aimé les documentaires de Myriam et en lisant le scénario j'ai bizarrement ressenti ce que j'avais déjà ressenti adolescente lorsque Chantal Akerman m'avait contactée pour « Les années 80 ». C'est un univers rigoureux et dépouillé au travers duquel Myriam fait passer beaucoup de choses. Je ne me suis pas arrêtée immédiatement sur le personnage de Madame Solenska, je n'ai pas réfléchi au rôle, j'ai vraiment, dans un premier temps, répondu à un désir, celui d'une réalisatrice qui me plaisait et qui avait confiance en ma personnalité ; c'est elle qui m'a convaincue, son humanité. Ce qui m'intéressait c'était la rencontre, travailler avec Myriam, répondre à sa demande.

Au-delà de cette rencontre, qu'est-ce qui vous a touchée dans cette histoire, dans le face à face de ce professeur avec cette élève ?

Ce qui me paraissait intéressant, c'est que chacun y joue vraiment une carte et cette carte est vraiment la sienne, sans que d'autre puisse la jouer. C'est inhérent à l'humain et cette vision me plaisait. Lorsque l'on vit ses propres expériences, on ne fait que jouer la carte de sa propre vie avec son bagage, sans avoir forcément connaissance du jeu de l'autre. Ce rapport me passionnait. Myriam y rajoutait, en revanche, une notion de responsabilité qui ne me parlait pas, mais j'ai perçu le récit du point de vue de Madame Solenska, alors que le film tourne autour de celui de Juliette. Il m'a fallu en ce sens résister à Myriam.

Quelle était votre approche plus précisément ?

Myriam évoquait cette forme de responsabilité derrière laquelle se place pratiquement toujours dans notre société judéo-chrétienne un sentiment de culpabilité. C'est une approche à laquelle je n'adhère pas. Ce fut notre vrai désaccord avec Myriam. J'ai résisté et interprété Madame Solenska en gardant en moi cette orientation, Myriam pouvait ensuite diriger le récit comme elle le souhaitait. Pour moi, Madame Solenska ne voit pas la détresse de Juliette, elle ne peut pas la voir car elle n'a pas tous les éléments pour la saisir. Elle ne cherche pas non plus à se rapprocher d'elle. Peut-être qu'elle aurait dû essayer de le faire, mais, quoiqu'il en soit, il est parfois difficile de percevoir le malaise de l'autre.

Est-ce que pour autant elle est coupable de ne pas l'avoir vu ? Je ne pense pas. Est-ce qu'elle est même responsable ? Ce que j'aime c'est que le film, finalement, ne répond pas à cette question. Elle n'est pas responsable, elle a juste incarné quelque chose. Ce qui m'a frappé d'ailleurs, c'est cette boîte noire qui reste à la fin sur le lit d'hôpital, ce cercueil, cette boîte de Pandore, dont Juliette se débarrasse.

Comment avez vous appréhendé ce rôle ?

Je ne me pose aucune question psychologique autour de mes personnages, je les aborde physiquement. Ce qui m'intéresse c'est leur dynamique, l'intention qui les mène d'un point à un autre. Ce que les réalisateurs veulent obtenir leur appartient, mais le mouvement m'appartient. Que Madame Solenska ait une fêlure ou pas ne m'intéressait pas. Ce qui m'intéressait c'était de savoir ce qui la faisait bouger. Elle dégage, je trouve, une incroyable force de vie, qu'elle communique à ceux qui sont autour d'elle et pourtant, contrairement aux apparences, elle reste fragile. Mais je n'entretiens pas de rapport affectif avec mes personnages, je me dois seulement de les rendre vivant et c'est déjà donner beaucoup d'amour. Donner vie c'est la définition pure de l'amour. Du mot acteur, il ressort pour moi directement deux connexions, celles avec un acte et une heure précise qui se trouvent conditionnés par deux mots, moteur et action. Je me mets alors à bouger, je me concentre et, si j'ai suffisamment bien senti le personnage et compris les indications du metteur en scène, cela vient tout seul.

Vous évoquez le rapport physique que vous entretenez avec vos personnages, vous teniez apparemment à préserver une certaine simplicité, pour quelle raison ?

Je voulais que sous les formes généreuses de Madame Solenska, on ressente une entrave physique. C'est un professeur, pas une folle excentrique, même si elle exprime sa féminité. Une féminité que chacun perçoit différemment d'ailleurs. Je la trouvais déjà assez exubérante, il ne fallait surtout pas en rajouter et j'ai insisté auprès de Myriam pour adopter des tenues plus sobres, plus classiques que celles qu'elle avait choisies à l'origine. J'espère ne pas l'avoir bridée au final. La robe qu'elle porte, très décolletée avec les fleurs me semblaient déjà suffisamment émoustillante. Elle devait être attirante, pas provocante, autrement cela détournait le propos.

Avez-vous été touchée par la solitude de ces trois femmes qui conduisent le film ?

C'est un sujet émouvant. La solitude la plus angoissante reste pour moi celle de la mère. Elle est débordée, elle se bat pour ses enfants, sans pouvoir en profiter. Myriam s'arrête intelligemment sur la solitude des femmes. Chacune laisse percevoir des blessures profondes. Une solitude oppressante que Juliette tente de contourner en se focalisant sur Madame Solenska, sur sa féminité qu'elle ne trouve pas en sa propre mère. Une solitude à laquelle Madame Solenska répond en projetant sur ses élèves des rêves et des désirs d'élévation. Mais la mère se retrouve elle terriblement seule, débordée, trop envahie de problèmes pour s'occuper de sa fille et lui accorder du temps.

Les rapports avec les élèves, ce fut un échange agréable, intéressant ?

Je me suis beaucoup amusée à présider cette classe. J'ai six enfants à la maison, je suis quasiment le professeur d'une petite classe. J'ai introduit dans le rapport pédagogique avec mes propres enfants une forme de jeu ; j'essaie de faire passer certains messages très forts avec légèreté. J'ai souvent du faire face aux deux rôles, celui de mère, mais également celui de père. Il fallait que je sois à la fois enveloppante, douce et que je puisse en même temps les pousser, les violenter. J'ai pensé à la mère que j'étais en interprétant Madame Solenska. Ses répliques me faisaient rire, je m'y retrouvais. Le choix de Myriam n'est pas inconscient, elle devait m'imaginer lançant spontanément certaines de ces boutades. Je ne crois pas au contre emploi et pour moi, la performance est de pousser le plus loin possible ce que l'on est. Il me semble que les plus beaux rôles sont ceux qu'un réalisateur imagine en se référant à ce que vous êtes, à votre voix, à votre corps, à votre personnalité.

Qu'est-il ressorti pour vous de cette nouvelle expérience ?

Le souvenir d'un moment bousculé dans ma vie, c'était les vacances, je devais partir avec mes enfants et je me suis retrouvée dans une classe avec d'autres enfants, c'était assez déroutant pour moi à ce moment là. C'est maintenant que je savoure vraiment ce film, je suis heureuse qu'il sorte, j'espère qu'il trouvera son souffle car c'est pour moi une très belle histoire que nous conte Myriam. C'est un film qu'Alba Gaia porte également de manière assez incroyable, en lui insufflant une ténacité qui est vraiment la sienne.



ALBA GAIA BELLUGI

Elle commence à l'âge de huit ans devant la caméra de François Ozon dans « Le temps qui reste ». Elle joue ensuite à l'âge de dix ans le rôle d'Elisabeth dans le film de Jean-Pierre Améris, « Je m'appelle Elisabeth ». Elle incarne aujourd'hui Juliette dans « La robe du soir », un rôle intense.

Les mots d'Alba :

Le tournage

C'est divertissant, c'est un univers très différent de celui de l'école, c'est drôle, je m'amuse toujours beaucoup en tournant des films. J'adore les ambiances de tournage.

Le jeu

Parfois je me retrouve en certaines répliques, certaines réactions des personnages, ce qui me permet de mieux saisir la scène, de l'aborder plus facilement. Mais je n'oublie jamais que je suis Alba Gaia. Je n'ai pas l'impression d'être débordée par le personnage, je joue c'est tout, naturellement. Parfois c'est difficile de se concentrer, surtout lorsque je me sens éloignée du comportement de Juliette, les scènes de vie quotidienne c'était plus simple.

Juliette

Je ne me sens pas spécialement proche de Juliette, en dehors peut-être de certains conflits familiaux qu'elle peut vivre avec son frère notamment. Ce qui me plaît c'est vraiment sa sensibilité. Je trouve touchant par exemple qu'elle s'occupe autant de son petit frère. Au début j'étais effrayée par son comportement, ensuite j'ai compris sa blessure, même si je pense que je ne pourrai jamais réagir comme elle. C'est difficile d'attendre autant d'une personne et Madame Solenska ne peut pas répondre à la demande de Juliette, pour moi c'est impossible. Mais je me suis finalement vraiment attachée à elle.

Elle se sent seule et recherche l'affection de Madame Solenska qui la fascine. C'est quelqu'un qui lui semble forte, lumineuse. Je suis assez timide, comme Juliette, mais pas renfermée ; je suis plus gaie.

Madame Solenska

Si j'avais un professeur comme Madame Solenska je pense que je la jugerais sévèrement. C'est important d'avoir des rapports de complicité avec les élèves, c'est ce qui permet d'aimer un cours, mais je trouve qu'elle va loin, elle est trop dans la séduction.

Solitude

Je n'ai pas ressenti immédiatement que Juliette se sentait seule, qu'elle était vraiment désespérée. Lorsque je l'ai soudainement compris, j'ai pris conscience de sa solitude, de sa détresse.

Des scènes éprouvantes

L'une des séquences qui me faisait le plus peur, c'est lorsque je chante déguisée en Madame Solenska. Quand je devais me donner des claques aussi. Je ne savais pas comment faire.

Quand elle est rejetée par ces amis qui ne la comprennent pas, ne perçoivent pas sa souffrance, c'est une séquence qui m'a beaucoup touchée.

Lio

C'est un personnage qui lui va bien, je l'imaginais assez excessive. Elle a vraiment été adorable durant tout le tournage avec toute l'équipe.

Myriam

Elle est très à l'écoute, très proche des gens, c'est très agréable.

On approche au travers des personnages, des films, différents univers, c'est un apprentissage intéressant qui nous permet d'évoluer. Je me suis demandée par exemple avec le film ce que pouvait éprouver une camarade de ma classe très renfermée, qui nous parle peu. Depuis j'ai envie d'aller vers elle.

Filmographie sélective

LIO

2008	LA ROBE DU SOIR	Myriam AZIZA
2008	LE PRINCE DE CE MONDE	Manuel GOMEZ
2007	UNE VIELLE MAITRESSE	Catherine BREILLAT
2007	PAS DOUCE	Jeanne WALTZ
2005	LES INVISIBLES	Thierry JOUSSE
2004	MARIAGES !	Valérie GUIGNABODET
2001	CARNAGES	Delphine GLEIZE
1995	DIEU, L'AMANT DE MA MERE ET LE FILS DU CHARCUTIER	Aline ISSERMAN
1993	PERSONNE NE M'AIME	Marion VERNOUX
1993	LA MADRE MUERTA	Juan EMMANUEL BAJO ULLOA
1991	SANS UN CRI	Jeanne LABRUNE
1991	JALOUSIE	Kathleen FONMARTY
1991	APRES L'AMOUR	Diane KURYS
1989	CHAMBRE A PART	Jacky CUKIER
1988	ITINERAIRE D'UN ENFANT GATE	Claude LELOUCH
1986	GOLDEN EIGHTIES	Chantal ACKERMAN
1985	ELSA, ELSA	Didier HAUDEPIN



Filmographie

ALBA GAIA BELLUGI

2009 LA ROBE DU SOIR
2006 JE M'APPELLE ELISABETH
2005 LE TEMPS QUI RESTE

Myriam AZIZA
Jean-Pierre AMERIS
François OZON

Filmographie

LEO LEGRAND

Dès l'âge de 4 ans j'ai commencé à faire des photos publicitaires (Sonia Rykiel, WMK, Aigle...) puis vers mes 8 ans j'ai été pris par l'envie de tourner des films. Laurent Boutonnat m'a proposé de jouer le rôle de Jacquou dans Jacquou le croquant. D'autres films ont suivi. Cette année, en parallèle avec le collège, je suis une formation professionnelle de jeune comédien avec la compagnie Dionys.

2009 LA ROBE DU SOIR
Myriam Aziza
2008 QUARTIER LOINTAIN
S. GARBARSKI
2008 LES ENFANTS DE TIMPELBACH
Nicolas Bary
2008 LES YEUX BANDES
Thomas Litli
2007 JACQUOU LE CROQUANT
Laurent Boutonnat
2004 TOUT POUR PLAIRE
Cécile Telerman



Filmographie sélective
SOPHIE MOUNICOT

CINEMA

LA ROBE DU SOIR

VICTOR

CA SE SOIGNE

UN CHATEAU EN ESPAGNE

ZE FILM

CLARA ET MOI

AH SI J'ÉTAIS RICHE

MONIQUE

VERTIGE DE L'AMOUR

LA DILETTANTE

IN EXTREMIS

PRISON À DOMICILE

TIRE À PART

LES FRÈRES GRAVET

LA CITE DE LA PEUR

REVE D'AMOUR

LA PAGAILLE

DEUX

Myriam AZIZA

Thomas GILOU

Laurent CHOUCHAN

Isabelle DOVAL

Guy JACQUES

Arnaud VIARD

MUNZ et BITTON

Valérie GUINAT BODET

Laurent CHOUCHAN

Pascal THOMAS

Etienne FAURE

Christophe JACROT

Bernard RAPP

René FERET

Alain BERBERIAN

Nick QUEEN

Pascal THOMAS

Claude ZIDI

THÉÂTRE

C'EST MON TOUR de G. Sibleyras, F. Rollin, S. Mounicot

TOC-TOC

QUAND L'AMOUR S'EN MÊLE

Roland MARCHISIO

Laurent BAFFIE

Anne- Marie ETIENNE



Filmographie **MYRIAM AZIZA**

LA ROBE DU SOIR 2009 Long métrage fiction / 95 min / Mille Et Une Productions
Festival de Namur, Festival de Stuttgart-Tübingen, Festival du film de l'Océan indien 2009.
Ouverture du festival national du film d'éducation, Evreux, et ouverture des Rencontres cinématographiques de Cannes 2009.

L'AN PROCHAIN A JÉRUSALEM 2007 Documentaire, 88 min / Agat Films
Mention Spéciale du Jury Documentaire, Entrevues de Belfort 2007
Festival de Locarno 2007

L'ÂGE DE RAISON 2004 Court-métrage, 13min / 17 Production
Diffusion CANAL+ dans le cadre de la série «Voilà comment tout a commencé».
Festival de Clermont-Ferrand, Locarno Cannes (Semaine de la critique).
Prix de la fondation Beaumarchais au Festival du Cinéma Méditerranéen de Montpellier.
Prix du public au Festival de Lunel 2005 et au Festival de films de femmes de Turin 2005.

SÉPARÉES 2001 Documentaire, 84 min / INA, ARTE
En co-réalisation avec Sophie Bredier. Diffusion ARTE
Prix Louis Marcorelles au Cinéma du Réel 2001.

LE POURBOIRE (ou la pitié) 2000 Court-métrage, 26 min / Lazennec Tout court
Diffusion ARTE, France 3

NOS TRACES SILENCIEUSES 1998 Documentaire, 57 min / Agat Films, INA
En co-réalisation avec Sophie Bredier
Diffusion France 3
Prix du Jury documentaire Entrevues de Belfort 1998.
Prix Image de la Culture et prix des Cinémas de recherche au FID de Marseille 1999
Forum de Berlin 1999.
Golden Spire Award au Golden Gate Awards, San Francisco 2000.
Sortie nationale mars 2000.

COMME ON RESPIRE 1995 Court-métrage, 16 min / FEMIS.
Festival de Clermont-Ferrand et Festival de Locarno 1996.

MÉPRISES 1994 Court-métrage, 11min / FEMIS.
Diffusion Canal +, Ciné Cinéma, France 2
Prix Spécial du Jury à Grenoble 1994.
2ème Prix du Jury à Meudon (festival de films d'humour) 1994.
Prix du public à Lille et à Montluçon 1995.
Festival de Clermont-Ferrand, Angers (Premiers plans), Pantin 1995

SAUF LE VENDREDI 1993 Documentaire, 17 min / FEMIS.
Mention aux rencontres documentaires «Traces de Vies» de Vic-le-Comte.

Liste technique

Réalisation	Myriam Aziza
Scénario	Myriam Aziza et Sophie Bredier
Image	Benoît Chamaillard
Son	Yolande Decarsin
Mixage	Jean-Paul Hurier
Montage Image	Ariane Mellet
Montage Son	Sylvain Malbrant
Directeur de Production	Karl Sigwald
Musique	Martin Wheeler
Produit par	Edouard Mauriat, Anne-Cécile Berthomeau, Farès Ladjimi (Mille et Une Productions)
Co-Produit par	Rhône Alpes Cinéma
Distribution	Zélig Films

Liste Artistique

Juliette	Alba Gaia Bellugi
Madame Solenska	Lio
Antoine	Léo Legrand
La mère	Sophie Mounicot
Le principal	Bernard Blancan
Adrien	Barthélémy Guillemard
Natacha	Lucie Bourdeu
L'oncle	Sylvain Creuzevault
Charlotte (amie de l'oncle)	Raphaèle Bouchard



